



«Jusqu'à nos désirs, jusqu'aux formes de notre plaisir»: feminism's development in *Les Temps modernes*

Simone de Beauvoir's excerpts; an article by Colette Audry; a part of Le Sexisme ordinaire

Edited by Clotilde Bertoni

Les Temps Modernes, the French review launched in 1945 by Jean-Paul Sartre and Simone de Beauvoir has been a basic ground for the growth of the so-called "second-wave feminism" ("le féminisme de l'émancipation"). Between 1948 and 1949 Beauvoir publishes here, for the first time, some off-prints of Le Deuxième Sexe. It is a huge succès de scandale: as the author will remember (in La Force de choses [1963], I, Paris, Gallimard, 2017, p. 260), the off-prints published in the issues of June, July and August 1949, dealing with sexuality, lesbianism and maternity, «s'enlevèrent comme des petits pains: mais on les lisait, si j'ose dire, en se voilant la face», as if «Freud et la psychanalyse n'avaient jamais existé». They disturb bourgeois society, especially because they come from a woman; they are blamed by the most conservative intellectuals in the heaviest terms (François Mauriac repeatedly complains about their obscenity in Le Figaro littéraire; even if in private he is not so prudish, as he writes to a member of Les Temps Modernes' staff: «Maintenant j'ai tout appris sur le vagin de votre patronne»). Beauvoir is accused «d'inventer, de travestir, de divaguer, de délirer»; she is called from time to time «insatisfaite, glacée, priapique, nymphomane, lesbienne, cent fois avortée». But Le Deuxième Sexe interests readers more and more: the author's courage has begun a course that will not stop.



During the following years, Les Temps Modernes goes on denouncing female problems, and demystifying myths and cliché about femininity, also thanks to other contributions: the novelist and critic Colette Audry (once Beauvoir's colleague as school teacher) publishes in the issue of Avril 1952 an article about Elle, the then best-known women's magazine, seemingly nonconformist, but essentially conservative; and she ends off by remarking that «la vraie vedette d'Elle», «invisible et présente», «c'est l'homme». We republish this article in full, as it has been totally forgotten, and it still sounds very interesting: the description that Audry devotes to Elle at the beginning of the Fifties could definitely fit a number of present-day magazines. Although of course female condition has remarkably changed, some stereotypes seem to be obstinately resistant; a widespread imaginary still credits women with the same old desires, aiming in this way at confining them in the same old roles.

At the beginning of the Seventies a new season starts. Simone de Beauvoir meets some feminists of the rising generation (the forty year old Liliane Kandel and some younger ones), and she decides to open Les Temps Modernes to their reflections and claims. An epochal issue of Avril-May 1974, entitled Les Femmes s'entêtent, republished as a book by Gallimard in 1975, records both the developments of the second-wave feminism and the birth of the third-wave one ("le féminisme de la différence"): it shows that the free display of new longings is one of the most important ways of breaking traditional patterns, of shattering old sense of belonging. In her foreword Beauvoir underlines the importance of the new ideas, even questioning her own former attitude:

C'est sous le signe de la perturbation que ce numéro se présente. [...] Nous n'avons établi aucun plan préconçu. Des femmes – dont certaines sont même restées pour nous anonymes – ont spontanément choisi de parler [...] A priori il y avait entre elles un point commun: un radical refus de l'oppression des femmes. [...] Il n'en existe pas moins entre ceux-ci de grandes différences et même parfois des contradictions. La pensée féministe n'a rien de monolithique; [...] certaines estiment quel le langage et la logique en usage dans notre monde sont des instruments universellement

valables [...] D'autres au contraire considèrent que la culture même représente une des formes de leur oppression; [...] c'est à leurs propres valeurs qu'elles veulent se référer en s'inventant une parole où se reflète leur spécificité. Invention difficile, parfois tâtonnante, mais lorsque cet effort aboutit il nous enrichit d'un apport vraiment neuf.

Dans les deux cas, le voix que vous allez entendre souhaitent avant tout vous déranger. L'oppression des femmes, c'est un fait auquel la société est tellement habituée que, même ceux d'entre nous qui la condamnent en gros, au nom de principes démocratiques abstraits, en prennent pour amendés beaucoup d'aspects. [...] Ce que m'a fait comprendre la nouvelle génération de femmes en révolte, c'est qu'il entraine de la complicité dans cette désinvolture. En fait, accepter entre les deux sexes la moindre inégalité, c'est consentir à l'Inégalité.

The writer stresses this last point in different ways, both by referring to the sexist structure of grammar and language sexist structure (a problem nowadays discussed more than ever), and by saying that new feminism aims at involving and upsetting the most private, the most intimate spheres of life:

On trouve souvent puéril, mesquin, que les féministes s'en prennent au vocabulaire, à la grammaire [...] Certes ce n'est pas sur ce terrain qu'il faut commencer la lutte. Mais passer outre, c'est risquer de fermer les yeux sur beaucoup de choses. Vigilance: ce doit être un de nos mots d'ordre. [...] La lutte anti-sexiste n'est pas seulement dirigée comme la lutte anticapitaliste contre les structures de la société prise dans son ensemble: elle s'attaque en chacun de nous à ce qui nous est le plus intime et qui nous paraissait le plus sûr. Elle conteste jusqu'à nos désirs, jusqu'aux formes de notre plaisir. Ne reculons pas devant cette contestation; par delà le déchirement qu'elle provoquera peut-être en nous, elle détruira certaines de nos entraves, elle nous ouvrira à des nouvelles vérités.

Moreover, Beauvoir has already begun to highlight the language question: in December 1973, always in Les Temps Modernes and always

with the young feminists' group she has met, she has started a new column, entitled Le Sexisme ordinaire, intended to denounce (as the writer says in her foreword) «les injures sexistes» «les plus flagrantes» circulating: Beauvoir and her team («les désorganisatrices de cette chronique» as they call themselves) ask readers to point out insults of this kind to the review each month. The column goes on for several years (it will be published in its turn as a volume by Seuil, in 1979): it gathers a lot of readers' reports; it denounces the strong sexist tone of different communication fields (journalism, advertising, school handbooks and so on). Actually, a column like this could still be useful nowadays, as things have not changed enough. The part we republish, included in the issue of August-September 1974, concerns two articles about an event which caused a sensation, the appointment of Simone Veil as Minister of Health (c.b.).

Les Temps Modernes, VII, Avril 1952, pp. 1788-94

Elle

Colette Audry

Sur la couverture, l'héroïne du numéro: Sophie, dont nous apprenons qu'elle sait «tirer le maximum d'elle-même et du moindre colifichet». En fait de colifichets, Sophie porte sur cette page un manteau au moins de ragondin, et des gants verts, style Hermès, sur lesquels le métal brillant et la verroterie des bracelets-colliers ne font pas mal en effet. Les cover-girls des autres numéros ne lui arrivent pas à la cheville – quoique toujours pimpantes. C'est que Sophie, cover-girl et mannequin à Paris et à New-York, représente le rêve de toutes les cover-girls du monde et de toutes les lectrices d'*Elle*. Elle est le maréchal qui a su faire sortir le bâton étoilé de sa giberne de soldat, le milliardaire de Chicago qui a débuté garçon de bureau. Française, elle a «battu les Américaines en leur propre terrain: longues jambes, taille fine, photogénie». Niçoise, elle est devenue mondiale. Outre la couverture, neuf pages illustrées, dont deux en couleurs, plus une colonne de photos, plus deux «à suivre» en petits caractères à la fin du numéro sont consacrés à «l'étonnante aventure de Sophie», aux

bonheurs de Sophie, aux bonnes idées de Sophie, aux labeurs de Sophie.

Sophie était, au départ, une jeune fille «bien élevée et cultivée», elle a même épousé un médecin. Elle songeait à faire du journalisme, de la littérature, du théâtre. De fil en aiguille, elle est devenue «une véritable comédienne de la robe» et gagne 9.000 francs de l'heure pendant la saison qu'elle passe à New-York. Toutefois elle est restée bien française, a refusé de s'établir en Amérique, et n'a pas de plus grand plaisir, quand elle rentre à Paris, que de faire du shopping chez Hermès, Mad de Rauch, Carence ou Jacques Griffe. La grande couture française reste donc sans rivale.

Dans un décor luxueux, Sophie mène à New-York une existence ascétique et trépidante: torture du téléphone, taxis pris d'assaut, enfilages de robes, station debout, poses chez le photographe, cachets pour couper l'appétit à l'heure du déjeuner. Épuisée à 7 heures du soir, elle se plonge dans un bain «de mousse calme et parfumée come les pins des Landes». Mais un ami l'attend déjà pour l'emmener à un cocktail. Elle s'endort enfin à 2 heures du matin sous une couverture électrique. Le samedi elle va chez le coiffeur, achète une quarante et unième paire de chaussures. Le dimanche, elle part pour la campagne avec des amis «dans une petite Chrysler, une grande Cadillac ou une rapide Jaguar».

Les «bonnes idées» de Sophie, «rapportées pour vous d'Amérique» sont des idées de jupons. Pour «donner un petit coup de gaîté à ses jupes», Sophie a donc cinq jupons, dont «un en tarlatane, un autre à trois volants, un troisième en taffetas rouge recouvert de tulle noir clouté de strass. Sous les jupes larges, elle les superpose, et la plus triste jupe noire devient tourbillonnante». La petite dactylo à qui Sophie a pensé en ramenant d'outre-mer ces idées essentiellement pratiques préférera peut-être, plutôt que de faire tourbillonner sa triste jupe, la renouveler pour le prix d'un de ces jupons. Affaire de goût.

On nous affirme enfin que si Sophie le voulait, les Américaines porteraient demain des sacs de pommes de terre. Pas au bout des doigts, naturellement: par-dessus les jupons.

Continuons par les secrets de Ginger Rogers, «extraordinaire jeune femme de 40 ans». A cet âge Ginger Rogers n'a que quelques plis imperceptibles autour des yeux, – et d'autres rides profondément creusées sur le front, il est vrai, mais ce sont des rides «de caractère». Ginger Rogers ne va jamais dans un institut de beauté, se débarbouille à l'eau et au savon, se lave les cheveux dans son bain. Par exemple, elle dort dix heures par nuit: «Mon sommeil est sacré». Pas de gymnastique: trop ennuyeux; tennis et natation dans sa propre piscine: «La piscine à Hollywood, c'est une obligation sociale». Ginger Rogers est excessivement encourageante. Achète ses robes chez Jacques Griffe: la couture française demeure sans rivale.

Les petites Parisiennes de la double page centrale en couleurs achèvent du reste de nous en convaincre: tout un choix de ces vêtements d'intérieur qui supplantent peu à peu les déshabillés à dentelles, genre Liberty. Salopette écossaise, patron 394; robe de chambre en tissu des Pyrénées, *bon-magique*, à 4860 franc au lieu de 7000. La salopette est mignonne, mais voilà: il faut couper et coudre. Le tissu des Pyrénées, on sait ce que ça devient, quoi qu'ils en disent; et 4860 francs (5000, quoi) ce n'est quand même pas donné pour du tissu des Pyrénées. Bref, on ne peut pas s'empêcher de préférer, sur la même page, le pantalon en velours de Jamiqua ou de Dior, la large jupe de Schiap, ou de Heim, ou de Balmain – dont les prix ne sont pas indiqués. Mais si on se rabat, par nécessité, sur la robe des Pyrénées, on croira participer du charme des autres figurines au pantalon désinvolte ou à la jupe théâtrale, de ces soeurs de Sophie qui jouent aux princesses ou aux petits garçons, ces images suggestives de la féminité moderne, rêveuse, étourdie, espiègle, un peu triste – toujours énigmatique. La femme en pantalon Jamiqua, allongée sur un divan, lève les jambes d'un air faraud et délicat.

A la page suivante une jeune ballerine nous donne des leçons de maintien pour nous débarrasser de nos complexes: «Ce n'est pas seulement votre corps qui se transformera, mais votre vie». Les mouvements de ce corps en collant noir déroulent un scénario de grâce et d'aisance: chaque femme qui regarde se sent tentée par elle-même.

Exaltée par la biographie de la superwoman Sophie, solidement documentée en passant sur la vie américaine (drugstores et grands magasins de Sophie, piscine de Ginger Rogers) et sur les événements essentiels d'Outre-Atlantique (en page 8, le couple Louis Jourdan brandit son bébé: «pour qu'il ne risque pas d'avoir le nez écrasé, ni même chiffonné, sa maman l'a volontairement mis au monde par césarienne»), assurée dans son être par les images parisiennes ou new-yorkaises d'une féminité libre et triomphante, la lectrice d'*Elle* va maintenant retrouver le visage plus familier de l'Éternel féminin. Deux romans en cours:

Le Droit du Prince (audacieux): nous sommes au siècle dernier. Une jeune servante écossaise (devenue servante parce qu'elle est orpheline et sans fortune, mais elle sort d'un bon pensionnat) a été embrassée par le 'Laird'. Son sang brûle depuis ce jour, et elle hésite à accorder sa main, sans amour, au régisseur.

Terlamenn: dans un grand château en Belgique vit une jeune fille devenue muette. L'entourage croit que c'est à la suite d'une laryngite, mais elle sait qu'il s'agit d'un remords qui lui vient de son enfance.

Elle aime Frans; il en a abusé; elle n'a pas résisté. Mais Frans aime la soeur aînée qui se fiance à un autre. Et Frans épouse une aventurière. Mais nous ne sommes qu'au début. Il y a un parc immense, une femme cruelle, une mère fantasque.

Le point de départ de ces histoires et la suite qu'on peut leur prévoir, la vie de château, l'orpheline ruinée, la poésie nordique, l'amour éperdu dans le secret des coeurs, la muette traumatisée, rien de tout cela ne nous dépayse. La nouveauté, c'est que les héroïnes ont du tempérament: il ne semble pas que celles du *Petit Echo de la Mode* en soient déjà là. *Elle* n'est pas pour rien l'hebdomadaire de la femme moderne. On n'imagine pas, dans le *Journal des demoiselles* au début de ce siècle une héroïne qui aurait fauté au début de l'histoire (une comparse, peut-être) ou même à la fin. Des sens et un coeur, mais, à vrai dire, peu de tête. Ces héroïnes sont des douces proies.

Énorme titre sur double page: JE SUIS UNE FEMME TROMPÉE. Et sous-titre: «Marcelle Segal vous raconte les erreurs et les

apprentissages d'une femme de 33 ans». Commençons par les apprentissages.

Après douze ans de bonheur: trois beaux enfants, la santé, une maison confortable, bridges, ski, mer, campagne, concerts, Yvonne découvre que son mari la trompe avec sa dactylo. «Du jour au lendemain mon univers a changé de sens». Elle décide d'abord de se taire pour confondre le coupable en temps voulu, mais bientôt ne peut y tenir. Une vie de scènes et de désespoir s'ensuit. Yvonne griffe la dactylo. On lui conseille:

- De rendre la pareille à l'infidèle. «Autant offrir du chocolat à qui souffre d'une rage de dents»;
- D'avoir un peu plus de dignité, mais ce sont justement les célibataires qui parlent ainsi. Alors...
- De divorcer enfin. Et les enfants?

A bout de forces, Yvonne s'y résout cependant et se retire chez ses parents – avec les enfants, qui souffrent beaucoup. Faute d'argent, elle ne peut pas louer d'appartement. Elle ne peut pas non plus travailler pour en gagner: «Et les enfants?» lui a dit sa mère «Qui s'en occupera pendant ton absence? Ne compte pas sur moi. Ce serait te rendre un mauvais service».

Pour la mère d'Yvonne, une seule solution: retourner chez le mari. A cause des enfants. «Mais les disputes?» dit Yvonne.

«Les parents n'ont qu'à ne pas se disputer», répond cette mère héroïque en se mordant les lèvres, «j'en sais quelque chose». Nouveau coup de tonnerre dans le ciel d'Yvonne: «Mon père? Était-ce possible? Ma mère eut un grand soupir».

Yvonne rentre donc au domicile conjugal, mais ses apprentissages ne sont pas pour autant terminés. Dans le numéro du 21 janvier, elle découvrira:

- 1° Que "l'adultère n'est pas un lit de roses", pour le mari, s'entend.
- 2° Que lorsque votre enfant est mourant, vous oubliez que votre mari a une petite amie.
- 3° Que vous l'oubliez encore quand votre mari a perdu sa place et qu'il n'y a plus d'argent à la maison.

4° Qu'on peut gagner un peu d'argent en tricotant des gants. Bref, le mari retrouve du travail et, entre temps, a changé de maîtresse, bien fait pour la dactylo. Yvonne continue à tricoter des gants, ça lui fera un peu d'argent de poche. Ainsi elle a maintenant une vie à elle, il n'est pas bon qu'un homme soit tout pour nous. Gants tricotés et bonnes oeuvres feront désormais contrepoids à la petite amie.

Les erreurs à présent: Yvonne, a vrai dire, ne s'en reconnaît qu'une: elle aurait dû commencer par où elle a fini, par où a commencé et fini sa mère, par où doit commencer et finir toute femme digne de ce nom, quand elle a des enfants: faire comme si elle ne savait rien, se taire et tricoter des gants.

Mais qu'une fille puisse à notre époque aborder le mariage sans avoir jamais envisagé l'incident; qu'Yvonne n'ait jamais songé au cours de ses douze années de plat bonheur que douze ans de vie commune peuvent engendrer la satiété, qu'elle n'ait jamais pensé dans son malheur que son bon droit d'épouse ne vaut pas cher; que son mari soit pour elle un affreux coupable et la dactylo une horrible créature, qu'elle ne puisse pas concevoir le bonheur sans l'absolue fidélité de son mari, et qu'elle finisse par constater que "l'idéal serait de ne rien savoir, de se refuser à savoir", que tout cela puisse être autant d'erreurs et des petites ignominies accumulées, Yvonne ne s'en avise pas un instant, et Marcelle Segal n'en a cure. Sans compter les invraisemblances, car trouver à placer des gants tricotés...

Une chose saute aux yeux: la brillante féminité des premières pages est bien loin. L'univers a changé de sens, en effet. Yvonne vient de nous confier que ce n'est pas la peine d'essayer de maigrir et d'aller plus souvent chez le coiffeur: les Jean-Paul ne s'en aperçoivent même pas, et leurs dactylos sont boulottes. Les pantalons d'intérieur en velours, les leçons de maintien, bon pour les filles en quête de maris. Quant à Sophie qui court le monde, elle ne doit pas avoir d'enfants; à moins que sa mère ne lui rende "le mauvais service" de les lui garder. Le destin et le devoir des femmes n'ont pas changé: comme dans *Le Journal des Demoiselles*, ils ont nom silence et résignation.

Restant à la pauvre Yvonne: *La Semaine astrologique*, pour passer le temps. Elle y découvrira qu'elle est "trop exigeante en amour", ou, avec un peu de chance (si elle est née sous le signe de la Vierge) que "le pronostic sentimental est bon".

Ou bien *La Page des amants célèbres*: elle apprendra qu'il a eu beaucoup de femmes trompées – et des hommes aussi, en quantité appréciable.

Ou l'étude de *L'Alphabet du graphologue*, pour se mieux connaître, mieux connaître son mari et la dactylo.

Ou encore la lecture du courrier d'*Elles à Elles*. Cette semaine justement, *Cactus* déclare que "la femme au foyer n'est pas une esclave". *Enilec* ne croit ni à la réincarnation, ni à la métempsychose: "Si elle existait, je reviendrais en hirondelle".

Ça change les idées.

Ou la préparation du poulet au curry et des croissants fourrés pour ses enfants. *Elle* donne chaque semaine quelques recettes de cuisine sur fiches que l'on peut découper et classer. De quoi s'occuper, car la présentation des plats et entremets est une merveille de mosaïque en technicolor.

A cet égard, une femme qui voudrait, dans la semaine, essayer les recettes de cuisine et tricoter l'un des trois "chauds chics chandails de choc" des pages 36-37, ou qui, d'une façon générale, mettrait en pratique les conseils d'*Elle* au moment du grand nettoyage de printemps, du départ en vacances, de la rentrée d'octobre, des cadeaux de Noël et autres occasions, n'aurait matériellement plus le temps de se demander si son mari la trompe.

Solidement étayée sur les recettes de cuisine, le tricot et les malheurs d'Yvonne, l'éternelle moralité féminine demeure donc solide au poste. Elle n'a rien à redouter de l'américanisme de Sophie et de ses tourbillons en tulle clouté. Disons qu'elle a tout à y gagner. L'éternel narcissisme au bord de ses fontaines reste la consolation de l'Éternel féminin pleurant comme Diane.

Cette étude ne serait pas complète si nous ne rappelions que les hommes aiment bien lire *Elle*, et même les petits garçons. Encore plus que la curiosité, le souci de se documenter sur les mille et une façons

de les prendre au piège ou l'envie de se marrer, on peut se demander s'ils ne satisfont pas à leur tour un petit narcissisme louche. Car la vraie vedette d'*Elle*, ce n'est pas Sophie. Vedette invisible et présente, c'est L'HOMME.

Les Temps Modernes, XXIX, Août-Septembre 1974, pp. 2859-60

Le Sexisme ordinaire. Les Élections en France: le nouveau Ministère

Que ce soit *France-Soir* (30 mai 74) ou *le Monde* (idem), en parlant 'politique' les positions peuvent diverger, en parlant 'femmes' la presse est encore et toujours 'sexiste' et 'patriarcale'.

Pour la première fois en France une *femme* dans le Ministère. Ce qui voudrait dire: quand la femme a des "mérites", elle peut occuper les mêmes postes que les hommes. En France l'égalité est totale. Voyons comment on lit cette 'égalité' dans la presse:

Mme Simone Veil – sous-titre qui paraît à côté de son nom: *Une mère de trois enfants*. Par contre, pour messieurs les ministres appartenant au sexe masculin les sous-titres sont par exemple: *un champion de la 3^e force – instituteur, proviseur, recteur, ministre – des préoccupations sociales* – etc...

Mme Simone Veil est 'l'épouse' d'un monsieur bien défini, qui a un nom et prénom spécifié par cette presse, en plus de son poste dans sa profession (M. Antoine Veil, inspecteur des Finances). Pour messieurs les ministres, on dit qu'ils sont mariés, sans *jamaï*s citer les prénoms de leurs femmes, sauf une légère allusion dans le cas de M.P. Abelin qui a «épousé la petite fille d'Edouard Branly (inventeur de la télégraphie sans fil)». Ils ne sont pas non plus les 'maris' de quelqu'un, ils sont tout simplement 'mariés' avec des enfants.

On aurait pu penser que le fait qu'aucune de ces 'épouses' ne travaille en dehors du foyer avait amené la presse à ne pas trouver nécessaire de préciser leurs occupations. Ce n'est pourtant pas le cas, puisque *le Monde* commet l'indiscrétion de dire, en parlant de M. le ministre R. Haby: «Et dans son académie, avec l'aide de sa *femme*,

professeur, il s'efforce d'encourager les expériences qui permettent d'améliorer et de développer les classes de transition». Mme Haby (prénom, poste, etc. inconnus) ne s'occupe donc pas seulement de l'infrastructure domestique de son mari, mais en plus est sa collaboratrice dans sa carrière.

En effet, le rôle des épouses doit être celui de préserver leurs époux des vicissitudes de la vie quotidienne en se tenant, elles à l'écart, dans l'ombre, la dévotion, la renonciation de leur individualité. Et quand, par hasard, une femme est appelée à tenir un poste public, cela se doit à ce qu'elle s'est tenue mariée à un monsieur 'bien', et a bien accompli sa tâche prioritaire: avoir trois enfants.

Tel est, du moins, le message que la presse traditionnelle transmet à ses lecteurs.

How to quote this paper

Beauvoir, Simone de – Audry, Colette “«Jusqu'à nos désirs, jusqu'aux formes de notre plaisir»: feminism's development in *Les Temps modernes*”, *Longing and Belonging - Désir et Appartenance*, Ed. by Massimo Fusillo, Brigitte Le Juez, Beatrice Seligardi, *Between*, VII.13 (2017), <http://www.betweenjournal.it/>